

Liliane Daligand: Professeur de médecine légale, Université Claude Bernard Lyon 1, Psychiatre des hôpitaux, Centre hospitalier Lyon-Sud, Expert près la cour d'appel de Lyon.

Article paru in *Revue Francophone du Stress et du Trauma*, 2001, 1(2), 99-101.

Résumé : L'action pénétrante du traumatisme précipite la victime dans un monde de sensations comme dans une chair primitive où seul le perceptif domine. La victime devient un moi pulsionnel sans surmoi, une chair sans mot. La voie de la jouissance, représentée toujours par les victimes comme le surgissement d'une mort inéluctable et totalisante, leur est ouverte. Rien ne les retient dans ce monde d'où elles vont glisser inexorablement vers la jouissance. Si la victime échappe à ce phénomène d'éclatement de l'être dont elle a peur depuis ses commencements, elle va devoir rétablir ses défenses les plus archaïques, le barrage le plus repérable, par l'appel à la faute entrevue dans la glissade jouissive. La reconstruction l'appelle à un surmoi qui, bien qu'angoissant et culpabilisant, freine l'enfouissement dans un monde inhumain. Le travail du soignant qui accueille les victimes n'est pas de déculpabiliser, ce qui reviendrait à lever un barrage, précipitant la victime dans les risques de néantisation et lui faisant, par perte de confiance, réticence à s'ouvrir à un autre.

Summary: Guilt and traumatism

The penetrating action of the traumatism plunges the victim into a world of sensations as if in a primeval flesh where only perception dominates. The victim becomes an ego of impulses without superego, a word-less flesh. The way to "jouissance", always presented by victims as an upthrow of an unrelenting and total death, is open to them. Nothing keeps them back in this world from where they will slide unrelentingly towards "jouissance". If the victim escapes from this phenomenon of exploding being which s/he has been, afraid of since its beginning, s/he will have to re-establish her/his most archaic defenses, the most recognizable dam, by calling upon fault s/he has caught a glimpse of in the slide into "jouissance". The reconstruction calls him or her to a superego which although distressing and guilt provoking, slows down the burying in an inhumane world. The healing task of those who receive the victims is not to undo or lift the feeling of guilt, which would lead to lifting of a dam, plunging the victim into the risks of annihilation and causing, through a loss of confidence, a reticence to open up to another person.

Mots Clés : Traumatisme – Culpabilité – Faute – Surmoi – Angoisse - Jouissance

Key Words: Traumatism – Guilt – Fault – Superego – Anguish – « Jouissance »

Introduction

Le clinicien thérapeute qui reçoit en consultation de nombreuses victimes est tenté de dire : il n'y a pas d'atteinte traumatique sans culpabilité¹. Cette culpabilité est rarement liée à l'expression claire d'une faute. La faute² si elle affleure à la conscience est dans un flou qui n'en est pas moins prégnant et envahissant tout le champ du moi. Cette culpabilité, comme il est de règle chez chacun lorsqu'elle n'est pas liée par la morale à une faute repérable et accomplie en responsabilité, est inconsciente et va se traduire par un sentiment d'angoisse qui fait perdre à la vie sa saveur et son sens.

La question posée au thérapeute est : pourquoi une victime, objet innocent de l'action coupable d'un agresseur, d'un événement, ressent-elle paradoxalement ce sentiment de culpabilité plus ou moins lié à l'angoisse toujours présente ? Pour répondre à cette question, en se plaçant hors de la tentation de la toute-puissance dite de la déculpabilisation, il faut rappeler la genèse de la culpabilité. Ce concept psychanalytique, bien qu'élément de névrose, est central et nécessaire pour maintenir le moi hors de l'abîme sur le chemin de la vie³

Genèse de la jouissance et de la culpabilité

Cette voie, ce chemin proposé de la vie, qui s'ouvre à la naissance au petit de l'homme, est spontanément refusée. Ce refus est justifié par une perte incommensurable difficile à assumer, celle d'un état d'avant la naissance qualifié de paradisiaque. Pourquoi cette qualification ? Cet état est celui d'un monde tout entier au service d'un moi qui en est le centre. Imaginairement, là, tous les besoins de l'homme sont satisfaits sans qu'il ait à demander ou à agir plus ou moins dans la peine pour cette satisfaction. Il a tout, sans autre exigence que de rester humblement créature dans un monde de création.

Quand le petit vient au monde, à notre monde, il est contraint au passage de ce paradis fantasmé à la nécessité d'une action permanente et pénible, d'un travail pour maintenir une vie dont le but est obscur. Tout se passe comme si l'avenir de l'homme était derrière lui. Son désir alors est de retourner en arrière, de se perdre dans l'espace originel de totale satisfaction. Ce désir de retour à l'origine à un nom, c'est le désir de l'inceste. C'est, et ce restera, le seul désir de l'homme.

Mais ce désir qui ouvre au moi le lieu de la satisfaction totale, et qui va recevoir en psychanalyse le nom de jouissance, est aussi effrayant et angoissant qu'il est aspirant et désirable. L'effroi est tel que, pour vivre et ne pas disparaître dans l'immédiateté du néant de la jouissance, l'homme devra construire l'un et /ou l'autre des deux barrages possibles au torrent de son désir annulateur dans la jouissance⁴.

¹ Daligand L, Gonin D., Violence et victimes, Méditations Lyon 1993 2000

² Lebigot F., La névrose traumatique, la mort réelle et la faute originelle. Ann Méd Psychol 1997 ; (8) : 522-526

³ Gonin D. : Culpabilité, responsabilité, réparation. Ruptures, Protection judiciaire de la jeunesse 1994 ; 1 : 1-57

⁴ Braustein N., La jouissance, un concept lacanien. Paris : Point hors ligne, 1992

Premier barrage

Le premier barrage, celui que nous connaissons tous, va se constituer à partir de l'horreur de l'abîme que l'on nomme l'angoisse. L'angoisse en effet est le sentiment qui naît à la conscience de la confrontation avec la jouissance néantisante.

L'homme confronté à lui-même, envahi par l'angoisse, ne peut pas compter sur les seules forces du moi pour faire barrage à la poussée qui l'entraîne à sa perte. Il va devoir faire appel à un autre plus puissant qui va d'ailleurs se révéler composite, être fait de plusieurs autres. Ces autres extérieurs vont être ceux tout désignés qui participent au maintien de la vie dans sa chair : son père à l'autorité duquel on pense en premier, et sa mère témoin majeur de ce dur départ dans l'existence. Ces autres (qui peuvent être d'autres personnages auxquels se confronte l'enfant : frère aîné, professeur, prêtre, éducateur, « idole ») vont constituer un obstacle en position de censure des pulsions enfantines et l'obliger à renoncer à la jouissance. C'est la réalisation d'une figure artificielle à laquelle le moi va se soumettre.

Cet autre extérieur composite, pour jouer sa fonction, va devoir passer de l'extérieur à l'intérieur. Ce passage est possible du fait du rapport de force entre le moi et cette figuration externe. L'autre extérieur pour être utilisable doit être craint et porter la marque de l'angoisse. Il doit être haï par les risques de rétorsion qu'il fait courir. C'est la figuration du père craint par son autorité et haï par les risques de castration. Mais c'est aussi l'autre désiré et c'est là la double figure du père et de la mère. C'est enfin l'être aimé parce qu'il propose un idéal que le moi veut atteindre : c'est la figuration idéalisée du père.

L'aspiration par la force du désir et de l'amour de l'être craint et haï permet l'introjection de cette instance qui, devenant interne, va s'appeler le surmoi⁵.

Le moi va être ainsi confronté en permanence avec une instance irréductible. L'angoisse de la jouissance va être barrée par les conséquences des jugements du surmoi : la culpabilité⁶. C'est de cet affrontement du moi tenté par la jouissance au surmoi interdicteur que va naître la faute. C'est ce à quoi est confronté régulièrement le névrosé.

Ce barrage efficace reste angoissant pour l'être car, sans nous appesantir sur l'élaboration surmoïque, il nous faut cependant dire que les vociférations de cette instance sont contradictoires. Elles disent à la fois : « renonce à ta mère et à la jouissance et « vas-y, jouis de l'Absolu ». Ce surmoi qui incite à la perfection impossible à égaler du père peut être aussi un surmoi sadique qui entraîne l'humiliation du moi dont parfois il jouit.

Cette instance qui se veut protectrice permet la survie de l'être mais au prix de la culpabilité qui en naît, de l'angoisse qui persiste, et les bénéfiques bien que constants et partagés par la plupart d'entre nous sont insuffisants.

⁵ Freud S. Nouvelles conférences sur la psychanalyse. Paris : Gallimard, Idées ; 1971

⁶ Nasio JD. « Sois ce que tu dois être, sinon tu ne seras rien », la logique de la culpabilité. In La culpabilité et Dieu. Le bloc-notes de la psychanalyse 1998-1999 : 16 : 37-54

Deuxième barrage

Ce que nous avons appelé un deuxième barrage, second non en succession derrière le premier, mais dans notre présentation pédagogique, est celui de l'élaboration du désir de l'homme. Le désir incestueux, force centrale de toute existence humaine, ne peut être supprimé sous peine de disparition de l'être. On peut lui opposer, comme en répression, une instance surmoïque mais dont nous avons vu que le bénéfice, au prix de la culpabilité et de l'angoisse persistante, bien qu'utile, était bien mince.

Plutôt que de barrer le flot du désir, il est vital d'en changer le cours. Le bénéfice du conflit œdipien est souvent vu comme celui de la seule élaboration surmoïque. Or dans l'histoire personnelle du sujet, pour le défendre de la jouissance, surgissent des événements qui vont infléchir le cours du désir jusqu'à un retournement hors des géniteurs sur tout autre être humain.

Ces événements, qui se repèrent à ce qui a été convenu d'appeler les stades de développement, sont des castrations, c'est-à-dire une limitation des pulsions qui entraîneraient une satisfaction totalisante proche de l'enfouissement dans la jouissance. Cette coupure, loin de nier la perte originaire, l'élabore en manque fondamental. A chaque fois que la mère ouvre cet espace entre elle et son enfant, l'empêche de se confondre avec elle dans un exercice pulsionnel sans frein, elle replace son petit face à son manque. Mais dans le même temps cette castration est symboligène, c'est-à-dire donne à son petit les moyens du langage par la gravure des mots maternels dans la chair de l'enfant. Le désir persiste. Il a comme objectif le comblement du manque par un objet inconnu et inconnaissable. Il a en même temps le moyen de trouver « cet obscur objet » : grâce au langage et à la parole, il pourra en faire demande aux autres. Cette position trouve sa consécration dans le prononcé paternel de l'interdit de l'inceste et de la nomination qui place l'enfant comme sujet de la parole.

L'autre dans cette élaboration du désir est un être aimé mais qui, au contraire de la fabrication surmoïque, ne sera pas intégré, restera à l'extérieur, sera le « tu » du « je », l'autre de la parole et du langage, l'autre marqué par une altérité non réductible. C'est un autre à qui le sujet peut faire confiance car il est à égalité avec soi, doué de la même capacité de parole, mais de qui on peut recevoir un don du fait qu'il a, par la différence de son histoire, ce que le « je » n'a pas. L'amour de l'autre, porté par la parole, oriente le désir et donne sens à la vie.

Action et conséquences du traumatisme

L'action pénétrante du traumatisme est la destruction de l'un et l'autre de ces barrages contre la jouissance. L'élément agressif précipite la victime dans un monde de sensations comme dans une chair primitive où seul le perceptif domine. La victime devient un moi pulsionnel sans surmoi, une chair sans mot. La voie de la jouissance, représentée toujours par les victimes comme le surgissement d'une mort inéluctable et totalisante, leur est ouverte. Rien ne les retient dans ce monde d'où elles vont glisser inexorablement vers la jouissance. Il est certain que, pour un bon nombre, la mort qu'on pourrait dire de saisissement est l'effet et cette dissolution dans la jouissance.

Si la victime échappe à ce phénomène d'éclatement de l'être dont elle a peur depuis ses commencements, elle va devoir rétablir ses défenses les plus archaïques, le barrage le plus repérable, par l'appel à la faute entrevue dans la glissade jouissive. La reconstruction l'appelle à un surmoi qui, bien qu'angoissant et culpabilisant, freine l'enfouissement dans un monde inhumain.

Au plus clair, la victime angoissée est aux prises avec des représentations de mort. Elle est tiraillée dans des sens différents par un surmoi tout puissant appelé à la rescousse. D'où, devant les contradictions des ordres intimés, ces phases d'inhibition ou ces phases d'excitation où les gestes et les actes sont incohérents, effets des vociférations surmoïques sans ajustement. Car dans le même temps où surgissent l'angoisse, la culpabilité et la faute, disparaît l'autre, le désir et l'amour.

Le travail du soignant qui accueille les victimes n'est donc pas de déculpabiliser ce qui reviendrait à lever un barrage, précipitant la victime dans les risques de néantisation et la rendant, par perte de confiance, réticente à s'ouvrir à un autre.

Le travail du thérapeute, c'est de se proposer comme autre dans l'échange langagier possiblement porteur du désir. C'est ce désir qui, renaissant, est le barrage signifiant contre l'annulation de la jouissance, c'est ce désir de l'autre comme autre extérieur qui permet la régulation de l'autre intérieur surmoïque qui fait aussi barrage mais au prix d'une angoisse et d'une culpabilité exacerbée.

Le psychanalyste ainsi peut être vu comme une instance surmoïque. Ce sera là un élément du transfert. Et c'est dans cet élément transférentiel où se disent l'angoisse et la faute, que pourra se faire l'interprétation qui ouvrira la victime au désir. Si, comme l'a dit J. Lacan ; « Le désir de l'homme est le désir de l'autre »⁷.

⁷ Lacan J. Les écrits. Paris : Le seuil, 1966